VIII

L'ENFANT SANS NOM DE LA *IV^e BUCOLIQUE.*

PAR JEAN BEAUJEU
Professeur à la Sorbonne

SOMMAIRE. — *Toutes les tentatives faites depuis l'Antiquité, principalement au XX^e siècle, pour identifier l'enfant de la* IV^e Buc. *à un être humain ou divin déterminé ont abouti à des résultats contradictoires et contestables. Il est beaucoup plus probable que le poème, écrit en 41 lorsque Pollion était* consul designatus, *chante la naissance prochaine d'une nouvelle génération, personnifiée dans un enfant anonyme de l'aristocratie romaine, appelée à régner sur un monde apaisé et régénéré. Cette hypothèse rend compte de plusieurs difficultés du texte, est corroborée par le rapprochement avec plusieurs passages de Virgile lui-même, d'Horace, d'Hésiode surtout, et s'accorde avec la mise à l'honneur par César — et plus tard Octave — de la jeunesse aristocratique de Rome.*

En cette année 1982 a été célébré, avec moins d'éclat peut-être que les latinistes l'auraient souhaité, mais avec ferveur, le deuxième millénaire de la mort de Virgile ; or depuis 2.000 ans que la *IV^e Bucolique* fascine ses lecteurs, la controverse se poursuit sur l'identité de l'enfant dont elle annonce la naissance et, par conséquent, sur la signification précise du poème ; nous savons en effet qu'un des fils de son destinataire, C. Asinius Gallus, consul en 8 avant J.-C., se vantait d'être le *puer* mystérieux, mais que, manifestement, cette prétention ne rencontrait pas une adhésion unanime[1] ; au cours des cent dernières années, philologues et historiens ont écrit une bonne dizaine de livres, une centaine d'articles, des milliers de pages, dépensé des trésors d'érudition et d'imagination, sans parvenir à imposer une solution définitive de l'énigme[2]. Avant de plaider pour une hypothèse qui commence seulement à se faire jour, il n'est pas superflu de rappeler brièvement

1. C'est ce qui ressort du texte même du Deutéro-Servius, à qui nous devons l'information (*ad Buc.*, IV, v. 11) : *Asconius Pedianus a Gallo audisse se refert hanc eclogam in honorem eius factam.* Le grammairien Q. Asconius Pédianus, commentateur de Cicéron et de Salluste, survécut de nombreuses années à Gallus, mort en 33 après J.-C.

2. La bibliographie des seules *Bucoliques* pour les années 1927-1977, établie par W. W. Briggs (*Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 31, 2, Berlin/New York, 1980, p. 1270-1357) remplit 88 pages, grand in-8° ; encore n'a-t-il pas enregistré tous les ouvrages généraux sur Virgile où est abordé le « mystère de la *Quatrième Églogue* ». A la fin de son lucide commentaire critique de *Vergils Vierte Ekloge* (*Aufstieg...*, II, 31, 1, p. 604-645), Walter Kraus a donné un aperçu bibliographique de quatre pages, d'ailleurs incomplet, sur les travaux récents concernant la *IV^e Buc.* ; non sans malice, il commence par citer (p. 604 sq.) une phrase d'une désarmante naïveté, relevée dans une publication récente dont il ne révèle pas l'auteur ; en voici la traduction : « le nombre des mémoires et des livres qui traitent de ce poème est infini ; leur connaissance est supposée de nos lecteurs » ! Nous nous bornerons ici à citer les plus notables et quelques-uns des plus récents.

celles qui ont été proposées jusqu'à maintenant et les principales objections qu'elles soulèvent ; cet examen rapide nous aidera à éviter les voies sans issue et à orienter notre propre cheminement.

Une majorité d'exégètes, à commencer par les contemporains de Virgile, au témoignage même d'Asconius Pédianus précédemment évoqué, ont admis que le poète avait dans l'esprit l'enfant à naître — ou déjà né, si la pièce a été écrite *post euentum* — d'un couple humain déterminé, enfant aisément identifiable pour les lecteurs de l'époque, plus difficilement pour l'historien moderne. De fait, à partir de ce postulat commun, les savants se divisent quand il s'agit d'établir l'identité de l'enfant ; pour les uns, il ne peut être qu'un fils du destinataire de l'églogue, C. Asinius Pollion, consul en 40 ; mais lequel? Avec son éloquence vigoureuse et un arsenal impressionnant d'arguments historiques, J. Carcopino s'est efforcé de prouver qu'il fallait préférer à C. Asinius Gallus, né au plus tard en 41, son frère puîné, Saloninus, qui dut son *cognomen* au proconsulat exercé par son père à Salonae en Dalmatie, à la fin de l'année 40 et en 39, et qui vint au monde, si l'on suit l'historien, au cours de la dernière décade d'octobre 40[3]. Il est bien vrai que la mort en très bas âge du petit Saloninus, étant imprévisible, ne peut constituer une objection sérieuse, même si le poème n'a été rédigé qu'au lendemain de sa naissance, comme le croit Carcopino, et que les commentateurs anciens s'accordent à présenter cette identification comme une des plus couramment admises[4]. Pourtant, en dehors de leur témoignage, certes digne de considération, le raisonnement de notre illustre devancier repose sur une base chronologique qui nous paraît extrêmement fragile, bien qu'elle n'ait guère été discutée ; on sait que, selon Carcopino, le seul moment où, après les deux sanglantes batailles de Philippes entre les Triumvirs et les Républicains en octobre-novembre 42, l'Italie a connu un apaisement assez marqué pour que Virgile ait été fondé à proclamer l'avènement d'un nouvel âge d'or, est celui qui suivit la conclusion d'un accord entre Octave et Antoine, à Brindes, vers les 5-6 octobre 40 ; en outre, Asinius Pollion, désigné comme consul pour l'année 40 lors de la constitution du triumvirat, en octobre-novembre 43, s'était engagé, avec ses légions de Gaule transpadane, du côté des partisans d'Antoine, dans le conflit

3. J. Carcopino, *Virgile et le mystère de la IVe Églogue*, 1re éd., Paris, 1930 ; 7e éd., augmentée d'un important appendice critique, Paris 1943 ; en particulier p. 169 sq., 190 sq. L'auteur réfute, avec des arguments convaincants (p. 237 sq. de la 7e éd., à laquelle nous nous référons), la thèse avancée par Ronald Syme, *Pollio, Saloninus and Salonae*, in *Class. Quart.*, XXXI, 1937, p. 39 sq.), suivant laquelle le personnage de Saloninus aurait été inventé de toutes pièces par l'empereur Gallien, au IIIe siècle, pour détourner sur son propre fils du même nom le bénéfice de la promesse virgilienne d'un nouvel âge d'or.

4. Cf. Seruius, *ad B. IV*, v. 1 (p. 44 Thilo) ; Philargyrius, *ad B. IV*, v. 1 (p. 72 sq. Hagen), 4 (p. 74), 8 (p. 78) ; Grillius, ap. Halm, *Rhet. Lat.* (p. 598) ; Schol. Bern., *ad. Ecl. IV*, prooem. (p. 775 Hagen), v. 48 sq. (p. 781), 63 (p. 783) ; *VIII*, prooem. (p. 814).

qui les opposait à Octave depuis l'automne 41 et qui se prolongea jusqu'à la reddition de Pérouse, au printemps suivant ; ensuite il s'était employé à faire de l'Italie du sud une base militaire solide pour les opérations futures d'Antoine, en prévision de son retour d'Orient, allant même jusqu'à conclure alliance avec le pompéien Cn. Domitius Ahénobarbus ; comment Virgile aurait-il pu célébrer son accès au consulat avant la paix de Brindes, négociée précisément par Asinius Pollion pour le compte d'Antoine[5] ? Argument supplémentaire : le retour de la Vierge, annoncé au v. 6, ne fait pas seulement référence au retour mythique sur la terre de la Justice, qui l'avait quittée à la fin de l'âge d'argent[6], mais à la réapparition annuelle dans le ciel de la constellation zodiacale de la Vierge, une fois que le soleil l'abandonne pour passer dans celle de la Balance, réapparition qui, pour sa plus brillante étoile — l'Épi (α) — se fit, cette année-là, à l'aube du 5 octobre[7].

A y regarder de près, la démonstration appelle de sérieuses réserves : 1) On a peine à croire que Virgile, qui mûrissait lentement sa poésie, ait improvisé en quelques jours, l'avant-dernier mois de l'année, un chant aussi solennel, aussi élaboré — l'abondance et la diversité des réminiscences littéraires dont il est nourri en font foi — et annonciateur d'une ère nouvelle qui devait commencer au cours de cette même année ; il est vrai qu'un érudit a eu l'audace, louable en soi, de rabaisser la *IVe Bucolique* au rang d'une petite pièce de circonstance, destinée à flatter Pollion à l'occasion de la naissance d'un fils, un *genethliacon* à la manière alexandrine, gauchement agencé, médiocrement écrit et ridiculement hyperbolique[8] ; mais cette tentative piquante de démythification n'a eu et ne pouvait avoir qu'un succès de scandale. 2) C. Asinius n'a pas plus exercé les fonctions normales d'un consul après les accords de Brindes qu'avant, puisqu'il est parti pour la Dalmatie aussitôt après leur conclusion, « aux environs du 10 octobre 40 avant J.-C. »[9]. Du commencement à la fin de l'année, son titre de consul est resté purement formel ; d'ailleurs l'agitation suscitée à Rome, au milieu de novembre, par les difficultés économiques et par la propagande de Sextus Pompée amena Octave et Antoine à remplacer les consuls éponymes par deux autres personnages, L. Cornélius Balbus et P. Canidius Crassus, pour le dernier mois de 40. Il est beaucoup plus vraisemblable que l'annonce du nouvel âge d'or qui devait faire son apparition durant l'année consulaire

5. Carcopino, *op. cit.*, p. 113.
6. Cf. Arat., *Phaen.*, 133-136.
7. Carcopino, *op. cit.*, p. 140.
8. G. Jachmann, *Die 4. Ekloge Vergils*, in *Ann. d. Scuola Norm. Sup. di Pisa*, XXI, 1952, p. 13-62.
9. Carcopino, *op. cit.*, p. 181.

de Pollion fut rédigée à loisir avant son entrée en fonction, lorsqu'il était *consul designatus* et qu'on ne pouvait prévoir les événements qui l'empêcheraient d'accomplir réellement les devoirs de sa charge. 3) Or, en 41, si l'Italie connut bien des troubles, provoqués par les attributions de terres aux vétérans des Triumvirs, attisés par la femme d'Antoine, Fulvie, et son frère, le consul Lucius Antonius, il n'y eut pas d'affrontement entre légions jusqu'au siège de Pérouse, dans les tout derniers mois de l'année ; Antoine lui-même, retenu à Alexandrie par les charmes de Cléopâtre, demeura en dehors du conflit ; Asinius Pollion observa une extrême prudence, déplaçant ses légions sans les engager, et à plusieurs reprises les officiers octaviens et antoniens, unis par leur solidarité césarienne, s'efforcèrent de réconcilier les chefs des deux camps : la première fois vers la fin de juin, un accord fut conclu à Teanum Sidicinum, en Campanie[10] ; ensuite, d'autres tentatives eurent lieu, moins efficaces[11], mais autorisant du moins l'espoir qu'on éviterait un affrontement sanglant, ressenti comme absurde, et que

> ... *si qua manent sceleris uestigia nostri,*
> *inrita perpetua soluent formidine terras* (*Buc.*, IV, 13 sq.).

4) Virgile pratique l'allusion, non la confusion ; or il en commettrait une si le retour de la Vierge signifiait à la fois un événement unique, de caractère mythique, et un phénomène naturel, qui se reproduit tous les ans à la même date ; à ce compte, d'ailleurs, l'hémistiche *tuus iam regnat Apollo* (v. 10) pourrait se rapporter au mois de juillet 41, où étaient célébrés les Jeux Apollinaires ; c'est à compter de ce mois aussi que Pollion pouvait, selon l'usage républicain, être vraiment considéré comme *consul designatus*.

Alors, Asinius Gallus? Une fois admise la possibilité que la *4e Églogue* ait été écrite en 41, une partie des objections formulées contre ses prétentions tombe, en sorte que, de nos jours encore, sa candidature trouve de nombreux partisans. Il en reste d'autres : le scepticisme de ses contemporains et des commentateurs anciens, le fait que le poète n'indique pas de façon claire que l'enfant est le fils du destinataire — on serait tenté d'en conclure *a silentio* qu'il ne l'est pas — et surtout la disproportion éclatante entre le destin que lui promet le poète et la situation réelle à laquelle il peut prétendre : en un temps où le pouvoir suprême se dispute entre Octave et Antoine, il y a quelque chose de dérisoire à présenter un fils d'Asinius Pollion comme le futur maître du monde ; ce gouverneur de Gaule a beau être consul désigné, protecteur du groupe des poètes arcadiens et de Virgile en particulier, et l'hyperbole a beau être la loi de ce genre de

10. Cf. App., *B. C.*, V, 3, 20.
11. Cf. App., *B. C.*, V, 3, 21 ; 23 ; 28.

poésie, il est difficile d'admettre que Virgile l'ait poussée aussi loin, même si l'on rejette, avec raison, les interprétations qui l'amplifient encore, faisant de *patriis uirtutibus* (v. 17) l'équivalent de *patris uirtutibus* et rattachant *te duce* (v. 13) aux mots suivants, avec le sens de « chef de guerre ». Hommage appuyé au prochain consul, oui ; flagornerie sans borne, non.

Aussi d'autres exégètes se sont-ils convaincus que l'enfant, ayant vocation à gouverner l'empire, devait être recherché parmi la descendance des deux Triumvirs héritiers de César. Du côté d'Octave, certains ont songé, dès l'Antiquité, à son neveu M. Claudius Marcellus, dont Virgile devait évoquer la disparition prématurée dans un passage pathétique de l'*Énéide* (VI, 860-886)[12] ; mais il est né vers septembre-octobre 42, un an au moins trop tôt[13]. Plusieurs savants, dont G. Boissier[14], ont mis en avant la naissance attendue de l'enfant d'Octave lui-même et de Scribonia, mariés dans l'été 40, enfant qui se révéla être une fille, la fameuse Julie : mais la preuve a depuis été faite que cette naissance n'est pas antérieure à la fin de 39[15]. Du reste, on imagine mal Virgile célébrant un enfant ou un neveu d'Octave dans un poème dédié à Pollion, ami d'Antoine.

Les tenants d'une interprétation résolument « orientaliste » de l'églogue ont affirmé l'origine judéo-hellénistique de son inspiration, trouvé dans la fête alexandrine d'Hélios et d'Aiôn, qui marquait, à l'époque ptolémaïque, l'avènement de la Nouvelle année, l'occasion de sa composition et soutenu que l'enfant à naître était le fruit des amours d'Antoine et de Cléopâtre, promis à l'empire du monde[16] ; on sait en effet que le triumvir ne quitta guère la reine depuis leur première rencontre en Cilicie, au milieu de 41, jusqu'à son départ pour l'Occident, au printemps 40. Admettons que les jumeaux Alexandre-Hélios et Cléopâtre-Séléné aient été conçus au cours de cette période et la naissance imminente à la fin de 41 ou de 40, bien que certains historiens la retardent jusqu'en 36, après le retour d'Antoine en Orient[17] ; laissons provisoirement de côté le problème délicat des doctrines et des

12. Cf. Schol. Bern., *ad Ecl. IV*, prooem. (p. 775 Hagen) ; F. Boll, *Sulla quarta ecloga di Vergilio*, in *Mem. d. r. Acc. d. sci. d. Istit. di Bologna*, Cl. di sci. mor., ser. II, 6/7 ; 1920-1923, p. 17 ; L. Herrmann, *Pro M. Claudio Marcello*, in *Rev. Arch.*, 5e sér., XXXIII, 1931, p. 47-48 ; *Le puer du 6e chant de l'Énéide*, in *Latomus*, XXIV, 1965, p. 421 sq.

13. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 160. A supposer que l'enfant d'Octavie et de son premier mari, né fin 40/début 39, soit Marcellus et non sa sœur Marcella Minor, l'identification proposée se heurte à d'autres objections, tenant à la date (cf. *supra*) et aux convenances (cf. *infra*, n. 20).

14. G. Boissier, *La religion romaine d'Auguste aux Antonius*, I, Paris, 1891, p. 257 sq. ; J. B. Mayor, W. Warde Fowler, R. S. Conway, *Virgil's messianic eclogue ; its meaning, occasion and sources*, Londres 1907, p. 29 ; R. Verdière, *De la tisane de Britannicus au berceau de l'enfant de la IVe Bucolique virgilienne*, in *Riv. di Studi Classici*, XII, 1964, p. 113-124.

15. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 158 sq.

16. Cf. E. Norden, *Die Geburt des Kindes, Geschichte einer religiöse Idee*, Leipzig, 1924, p. 141 sq. ; H. Jeanmaire, *La politique religieuse d'Antoine et de Cléopâtre*, in *Rev. Arch.*, 5e sér., XIX, 1924, p. 241-261 ; *Le messianisme de Virgile*, Paris, 1930, p. 179 sq.

17. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 164 sq.

croyances dont on perçoit dans le poème les échos incertains ; le bon sens interdit d'admettre que Virgile, même s'il n'était pas encore l'octavien qu'on décrit habituellement, ait célébré en Italie le résultat des amours illégitimes d'Antoine, mari de l'indomptable Fulvie en 41, fiancé, bientôt époux de la vertueuse Octavie à la fin de 40, avec une reine orientale, dont la liaison affichée avec César et la présence à Rome, de l'été 46 au printemps 44, avaient fait scandale ; il est d'ailleurs improbable que la nouvelle de sa grossesse se soit répandue à Rome et en Italie ; en tout cas, Antoine ne devait reconnaître ces deux enfants qu'en 36, après avoir retrouvé et épousé la reine[18].

W. W. Tarn a émis l'hypothèse, politiquement plus satisfaisante, selon laquelle l'enfant serait celui qu'on pouvait légitimement espérer, après la paix de Brindes, de l'union qui scellait l'accord entre les deux Triumvirs : le mariage d'Antoine, dont la mort opportune de Fulvie venait de faciliter la réconciliation avec son rival, et d'Octavie, demi-sœur d'Octave, veuve depuis quelques mois de C. Marcellus[19]. Mais, si l'on peut à la rigueur admettre que Virgile ait chanté de confiance la venue d'un enfant problématique avant de savoir s'il était conçu, en l'occurrence cela n'aurait pas été seulement une initiative hardie, mais une balourdise, étant donné que la mariée était enceinte des œuvres du défunt[20]. D'autre part, à supposer que l'union d'Antoine et d'Octavie dût porter fruit rapidement — c'est ce qui eut lieu effectivement en automne, avec la venue au monde d'Antonia Maior[21] — la naissance ne pouvait qu'être postérieure de près d'un an à l'expiration du consulat de Pollion, ce qui n'est guère conciliable avec les vers 8 sqq. de l'églogue.

Les commentateurs anciens s'accordaient à penser que, sous le masque de l'enfant, Virgile avait voulu honorer — au moins « allégoriquement » — Octave en personne[22], ce qui paraît absurde puisqu'il avait accompli ses 21 ans le 23 septembre 42 ; mais l'accent « augustéen » du poème est indéniable : on y lit comme une esquisse de l'idéal de

18. Cf. M. P. Charlesworth, in *C. A. H.*, X, III, 1, p. 68.

19. W. W. Tarn, *Alexander Helios and the Golden Age*, in *Journ. of Rom. St.*, XXII, 1932, p. 135 sqq. ; approuvé par Ronald Syme, *La Révolution romaine*, trad. Stuvéras, Paris, 1967, p. 211 sq., et, entre autres, par H.-J. Mette, *Vergil. Bucol. 4. Ein Beispiel « generischer » Interpretation*, in *Rhein. Mus.*, CXVI, 1973, p. 71-78.

20. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 161, n. 1 ; dans les derniers jours de 40 ou les premiers de 39, Octavie accoucha d'une fille, *Marcella Minor* (cf. Plut., *Ant.*, 31, 2 ; 87, 2 ; Cass. D., XLVIII, 31, 3 ; *R. E.*, III, s. u. *C. Claudius Marcellus*, col. 2. 736, Münzer). V. d'Anto a d'ailleurs formulé l'hypothèse surprenante que le *puer* serait cet enfant même, avant sa naissance (*Il puer della IV ecloga virgiliana*, in *Latomus*, XXIII, 1964, p. 258-270) : mais, après la conclusion de la paix de Brindes et l'engagement d'Octavie à Antoine, un tel hommage à l'enfant de Marcellus eût été pour le moins inopportun. Selon certains, c'est M. Marcellus qui serait né en 40/39, après ses deux sœurs (cf. *supra*, n. 13).

21. Cf. Plut., *Ant.*, 33, 3 sq. ; Cass. D., XLVIII, 54, 4.

22. Seru., ad u. 6 (p. 45 Thilo) ; Philarg., ad u. 1 (p. 72 Hagen) et 7 (p. 78) ; Macr., *Sat.*, III, 7, 1 ; Schol. Bern., *ad B. IV*, prooem. (p. 774 ; 775 Hagen) ; *VIII*, prooem. (p. 814) ; textes cités par Carcopino, *op. cit.*, p. 200 sq.

la *Pax Augusta* et comme l'annonce directe des Jeux séculaires de 17, qui célébreront le renouvellement des temps sous le patronage d'Apollon et de Diane ; et ces vers fameux de l'*Énéide*, à la gloire d'Auguste, ne prolongent-ils pas exactement le message de l'églogue (VI, 792-5)?

> *Augustus Caesar, diui genus, aurea condet*
> *saecula, qui rursus Latio regnata per arua*
> *Saturno quondam super et Garamantas et Indos*
> *proferet imperium.*

Frappés par ces concordances troublantes, des savants modernes ont tenté l'impossible ; H. Wagenvoort est parti d'un témoignage surprenant de Pline l'Ancien sur le *sidus Iulium*, comète apparue sept soirs de suite, en juillet 44, durant les Jeux de la Victoire de César (*N. H.*, II, 94)[23] : après avoir rapporté l'interprétation courante et officielle du prodige, telle qu'Auguste l'avait consignée dans ses *Mémoires* — *eo sidere significari uulgus credidit Caesaris animam inter deorum inmortalium numina receptam* — il ajoute cette remarque personnelle : *haec ille* (= *diuus Augustus*) *in publicum* ; *interiore gaudio sibi illum* (= *cometen*) *natum seque in eo nasci interpretatus est* — « la comète était née pour lui et c'est lui qui naissait en elle » —. L'interprétation d'Octave-Auguste est peut-être à mettre en relation avec une croyance populaire que le même Pline signale en la rejetant vigoureusement, selon laquelle *sidera... cum suo quaeque homine orta moriuntur* — « des étoiles naissent et meurent chacune avec son homme », c'est-à-dire avec l'être humain qui lui est associé —. C'est cette notion ésotérique d'une deuxième naissance, une naissance sidérale d'Octave en juillet 44 qui aurait inspiré à Virgile, trois ou quatre ans plus tard, l'idée d'associer à la naissance et à l'essor d'un nouvel âge d'or ceux de l'enfant surnaturel, *cara deum suboles, magnum Iouis incrementum* ; un nombre croissant de lecteurs saurait déceler sa véritable identité : Octave, maître d'une partie de l'empire, promis à la souveraineté du monde et *conditor saeculi aurei*. Si séduisante que puisse paraître cette théorie ingénieuse, elle se heurte à deux obstacles insurmontables : à supposer que Virgile ait été informé de l'interprétation que le superstitieux Octave, influencé par un petit cercle d'occultistes, caressait secrètement, à l'appui de son ambition, et qu'il se soit rangé dès 41 ou 40 parmi ses fidèles, il n'a sûrement pas été assez indélicat et imprudent pour dédier à son protecteur et ami Pollion, partisan déclaré d'Antoine, un poème à la gloire d'Octave en personne, rival d'Antoine et adversaire de Pollion lui-même dans les événements de 41/40. D'autre

23. H. Wagenvoort, *Vergils vierte Ekloge und das Sidus Iulium*, in *Mededeelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afdeeling Letterkunde*, Deel 67, série A, n. 1, 1929, p. 1-37 ; cf. J. Gagé, *Apollon romain. Essai sur le culte d'Apollon et le développement du « ritus Graecus » à Rome des origines à Auguste*, Paris, 1955, p. 591 sq.

part, la transposition poétique et mythique ne suffit pas à rendre acceptable ce qu'il y aurait eu de ridicule à présenter un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans comme un nouveau-né qui sourit à sa mère dans son berceau ; la seconde naissance, sidérale, était celle de l'être surnaturel et politique, non le début d'une enfance recommencée.

Autre moyen de sauver l'appartenance augustéenne du poème : imaginer un remaniement postérieur à l'instauration du principat ; la *IVe Bucolique* aurait été rédigée dans sa forme primitive en vue de la naissance espérée d'un enfant d'Antoine et d'Octavie, peut-être appliquée abusivement par le camp d'Antoine et de Cléopâtre à Alexandre-Hélios après sa légitimation, ensuite remaniée par l'auteur, en 20, dans un sens nettement augustéen, à l'occasion de la naissance du premier petit-fils d'Auguste, fils de Julie et d'Agrippa, Gaius César. Cette hypothèse, échafaudée par H. Mattingly[24], offre l'avantage de concilier plusieurs solutions contradictoires, mais l'inconvénient majeur d'être entièrement gratuite et de ne reposer sur aucun témoignage antique ; or, s'il y avait eu des différences d'une telle importance entre la première édition du recueil et la version définitive, publiée une vingtaine d'années plus tard, nous le saurions à coup sûr par ses commentateurs, comme nous savons par eux que l'épisode d'Aristée, à la fin des *Géorgiques*, fut substitué par l'auteur à l'éloge de C. Cornélius Gallus.

Ainsi toutes les tentatives faites pour identifier le *puer* à l'enfant de tel ou tel personnage de l'époque aboutissent à des impasses ou à des invraisemblances plus ou moins criantes. Comme chacun le sait, dès l'Antiquité, l'exégèse s'est orientée dans une direction radicalement différente, tendant à reconnaître dans le *puer* un être divin : le caractère prophétique du poème, et sa parenté avec la littérature oraculaire judéo-hellénistique, la prédiction d'une ère nouvelle et d'une humanité purifiée de ses vices, l'annonce de la naissance d'un enfant miraculeux destiné à régner sur le monde et le rôle dévolu à la Vierge ont incité les chrétiens à lire dans la *IVe Bucolique* la promesse déformée de l'avènement du Christ ; elle aurait été inspirée au poète par la lecture des oracles sibyllins, dans lesquels avait passé un peu des vérités révélées par les « vrais » prophètes. Clairement formulée par saint Augustin[25] et propagée par les commentateurs de la fin de

24. H. Mattingly, *Virgil's 4th Eglogue*, in *Journal of the Warburg and Courtauld Institute*, X, 1947, p. 14-19 ; l'auteur s'était antérieurement déclaré en faveur de Saloninus (*Virgil's Golden Age : sixth Aeneid and fourth eclogue*, in *Class. Rev.*, XLV, 1934, p. 165).

25. Augustin., *Epistolae ad Romanos inchoata expositio*, 8 (*C. S. E. L.*, LXXXIV, p. 147 sq., Divjak) : (3) *fuerunt enim et prophetae non ipsius* [= *euangelii dei*], *in quibus aliqua inueniuntur, quae de Christo audita cecinerunt, sicut etiam de Sibylla dicitur, quod non facile crederem, nisi quod poetarum quidam in Romana lingua nobilissimus, antequam diceret ea de innouatione saeculi, quae in domini nostri Iesu Christi regnum satis concinere et conuenire uideantur, praeposuit uersum dicens : Vltima Cumaei iam uenit* [*uenit iam* : plurimi mss] *carminis aetas.* (4) *Cumaeum autem*

l'Antiquité, cette croyance fit autorité au Moyen Age et même à l'époque de la Renaissance[26]. Nous ne nous attarderons pas sur les raisons pour lesquelles cette thèse est aujourd'hui abandonnée. Mais l'idée que Virgile a voulu annoncer l'avènement d'un enfant divin a été reprise avec vigueur depuis un siècle, dans une perspective le plus souvent païenne : Salomon Reinach a cru reconnaître dans la naissance et la jeunesse radieuses de l'enfant l'épiphanie d'un Νέος Διόνυσος, telle que la célébraient à travers leur propre personne, en Égypte et en Asie, les Ptolémées, imités par Antoine lui-même[27] ; mais, à part la mention peu signifiante du lierre, à côté de l'acanthe et du baccar, au v. 19, l'églogue ne contient aucun élément dionysiaque, aucune allusion à Dionysos, ni dans la fresque de l'âge d'or, ni dans l'esprit qui l'anime. En revanche, Apollon est nommé ; c'est même lui qui préside à l'instauration de l'ère nouvelle — et non pas au siècle finissant, ainsi qu'on l'a plus d'une fois soutenu[28] —; comme l'allégresse du monde après la naissance de l'enfant rappelle celle que dépeignent les *Hymnes* homériques et ceux de Callimaque lors de la naissance d'un dieu, en particulier Apollon, on a récemment suggéré[29] que le *puer* ne serait autre qu'Apollon en personne, les mots *tuus iam regnat Apollo*, qui succèdent immédiatement à l'intervention de *Diana Lucina* dans l'accouchement, signifiant en réalité *et iam nascitur rex Apollo* — « et voici qu'aussitôt naît le roi Apollon » — on sait, en effet, qu'à peine venue au monde, Artémis aida Ilythie à faciliter la naissance de son frère jumeau — ; Apollon, fils de Zeus et de Léto, n'était-il pas *magnum Iouis incrementum* par excellence? Mais, quand on relit sans idée préconçue les vers 4 à 10, il saute aux yeux que le *iam* de l'hémistiche *tuus iam regnat Apollo* prolonge ceux des vers 4 — *ultima... uenit iam... aetas* —, 6 — *iam redit et Virgo, redeunt Saturnia* —, 7 — *iam noua progenies... demittitur* — et achève la description d'une situation qui existe déjà avant que ne surviennent la naissance espérée de l'enfant et l'intervention sollicitée de la déesse ; loin d'être le résultat des bons offices de Diane, la royauté exercée dès à présent par son frère Apollon est une raison alléguée par le poète pour la convaincre de ne pas les refuser.

carmen Sibyllinum esse nemo dubitauerit. Cf. *Epist.*, 137, 12 (*C. S. E. L.*, XLIV, p. 114), et déjà Lact., *I. D.*, VII, 24, 12.

26. Cf. S. Benko, *Virgil's Fourth Eclogue in Christian Interpretation*, in *Aufstieg u. Niedergang d. röm. Welt*, II, 31, 1, p. 646-705.

27. S. Reinach, *L'Orphisme de la IV^e^ Églogue de Virgile*, in *Rev. de l'Hist. des Relig.*, XLII, 1900, p. 365-383 ; réimpr. in *Cultes, mythes et religions*, II, Paris, 1909, p. 66-84.

28. *Sic*, en particulier, Carcopino, *op. cit.*, p. 50 sq. ; *contra*, entre autres, J. Perret, in edit. *Buc.*, Coll. Érasme, Paris, 1961, p. 49, ad u. 10 ; cf. J. Gagé, *op. cit.* (*supra*, n. 23), p. 481 : l'avènement d'Apollon est « le signe et la première étape d'un renouveau intégral des temps ».

29. P. Brind'amour, *L'origine des Jeux séculaires*, in *Aufstieg u. Niederg. d. röm. Welt*, II, 16, 2 (Berlin/New-York, 1978), p. 1389 sq. P. Boyancé nous avait confié jadis, dans une conversation privée, que la même idée lui était venue à l'esprit ; mais il s'est gardé de la publier.

Selon K. Büchner[30], le *puer* serait l'Age d'or lui-même, personnifié et romanisé : sans apporter d'argument précis à l'appui de sa thèse, il souligne qu'elle rend bien compte de l'ambiance féérique qui entoure la naissance et la jeunesse de l'enfant, ainsi que de la concordance chronologique entre les étapes de son développement et les progrès de la félicité universelle ; on peut ajouter que Virgile aurait ainsi anticipé l'apparition dans l'iconographie romaine du Génie de l'Age d'or, tel que le montre un aureus d'Hadrien, sous l'aspect d'un jeune homme debout au milieu du zodiaque, avec la légende SAECulum AVReum ; ce type monétaire est dérivé de celui de l'Αἰών hellénistique, *cosmocrator* et principe de l'éternelle jeunesse du monde[31]. Mais on voit mal comment ce Génie dépourvu de généalogie mythologique ou historique pourraît être invité à sourire à ses parents (v. 60 sqq.), ni à quelles charges honorifiques il pourrait aspirer quand il aurait atteint l'âge requis (v. 48).

Dans plusieurs ouvrages qui firent grand bruit, différents savants sont allés chercher en Israël, en Égypte et même en Perse les sources de l'inspiration virgilienne et la clef du mystère de la *IVe Bucolique* ; un de ses éditeurs les plus récents et les plus avertis a donné à l'interprétation « orientaliste » un regain d'actualité. Ces travaux ont pour dénominateur commun non seulement d'expliquer le poème par des croyances empruntées à l'Orient, mais aussi d'attribuer à Virgile un véritable « messianisme », c'est-à-dire de découvrir en lui l'annonciateur d'un Sauveur divin, rénovateur du monde, comme l'a fait, à sa façon, l'exégèse chrétienne. E. Norden[32] a fondé son identification de l'enfant au fils d'Antoine et Cléopâtre, Alexandre, réincarnation d'Hélios, sur la liturgie des fêtes qui se célébraient à Alexandrie, à chaque changement d'année ; le 25 décembre, peu après minuit, les mystes d'Hélios acclamaient la renaissance du soleil : ἡ παρθένος τέτοκεν · αὔξει φῶς (« la Vierge

30. K. Büchner, *P. Vergilius Maro*, in *R. E.*, 2. R., VIII A (1955), col. 1211 sq.

31. Cf. J. Beaujeu, *La religion romaine à l'apogée de l'Empire.* I : *La politique religieuse des Antonins*, Paris, 1955, p. 153. L'Aiôn a-t-il fait une première apparition dans le monnayage de Rome au moment où Virgile écrivait les *Bucoliques*? Un aureus frappé en 42 par P. Clodius (sur la date de ce monnayeur, cf. H. Zehnacker, *Moneta. Recherches sur l'art et l'interprétation des émissions monétaires de la République romaine, — (289-31 avant J.-C.) B. E. F. A. R.*, CCXXII, Rome, 1973, p. 921) montre, au revers d'une effigie de Marc-Antoine, une sorte de génie ailé et radié, le pied droit sur un globe, portant sur l'épaule gauche un carquois et un arc, tenant dans la main droite un caducée et une corne d'abondance ; on voit à gauche un aigle — ou un corbeau? — posé sur un cippe, à droite un bouclier (Sydenham, *Coins of the Rom. Rep.*[2], Londres, 1952, n° 1118, Pl. 28 = Grueber, *B. M. C. R. R.*, I, 4276*) ; l'interprétation de ce type, unique dans le monnayage antique, embarrasse fort les numismates (cf. H. Zehnacker, *op. cit.*, p. 612) : un génie panthée en rapport avec la personne d'Antoine? La combinaison d'éléments disparates, évoquant la guerre — ou l'amour, si l'on pense à Cupidon? —, le Soleil, la *Felicitas temporum*, la souveraineté universelle, rend très difficile une identification précise. La référence à un nouvel âge d'or est assez vraisemblable ; mais l'Aiôn est presque toujours représenté avec le zodiaque, ici absent (cf. D. Levi, *Aiôn*, in *Hesperia*, XIII, 1944, p. 269-314, où l'aureus de 42 avant J.-C. n'est pas mentionné).

32. *Op. cit.* (*supra*, n. 16), p. 14 sqq., 28.

a enfanté, la lumière va renaître ») ; à ce cri faisait écho et concurrence, semble-t-il, celui qui était poussé la nuit du 5 au 6 janvier, dans la fête de l'Aiôn : ταύτῃ τῇ ὥρᾳ ἡ Κόρη ἐγένετο τὸν Αἰῶνα (« à cette heure, aujourd'hui, la Vierge a enfanté l'Aiôn ») ; une prophétie sibylline, annonçant la naissance d'un Roi-dieu pour 40 et propagée par Antoine à la fin de 41, aurait donné à Virgile l'idée de son églogue, dédiée au fidèle partisan d'Antoine, Pollion, à l'occasion de son entrée en charge. F. Boll[33] croyait plutôt à l'influence d'une révélation du dieu égyptien Hermès-Thot, forgée au IIe siècle avant J.-C. sous les noms de deux occultistes, Néchepso et Pétosiris, et analogue à celles qui circulèrent aux IIIe et IVe siècles de notre ère, à propos d'Alexandre le Grand. C'est également dans l'Égypte ptolémaïque que s'est épanoui le dionysiasme dynastique exploité par Antoine et illustré, selon H. Jeanmaire[34], par le poème de Virgile. Certains ont cru trouver en Iran la source lointaine du millénarisme de l'églogue, peut-être propagé par les « mages » occidentaux — ce qui n'est pas invraisemblable, mais déborde le cadre de notre étude — et du motif de l'adoration d'un jeune enfant par des bergers, motif auquel, paraît-il, le poème ferait écho[35] !

Beaucoup plus frappants et précis apparaissent les rapprochements établis avec la littérature oraculaire judéo-hellénistique ; des quatorze livres composant le recueil des *Oracula Sibyllina*, presque tous ont été rédigés au cours des trois premiers siècles de notre ère ; mais le troisième, dans sa plus grande partie, remonte au milieu du IIe siècle avant J.-C.[36]. Or, à la fin du livre III (vv. 767-795), l'auteur, qui se donne pour une prophétesse babylonienne, mais qui exprime les espérances messianiques des juifs contemporains des Macchabées, prophétise le bonheur sans fin que le vrai dieu fera un jour régner sur la terre pour tous les hommes ; on a depuis longtemps constaté que cette page célèbre, directement inspirée de la Bible (*Isaïe*, 11), offre des ressemblances troublantes avec plusieurs passages de l'églogue[37]. Ce nouvel

33. *Op. cit.* (*supra*, n. 12), p. 10.

34. *Op. cit.* (*supra*, n. 16).

35. M. Kerenyi, *Das Persische Millenarium im Māhābhārata bei der Sibylle und Vergil*, in *Klio*, N. F., XI, 1936, p. 1-35, et avant lui J. Geffcken, *Die Hirten auf dem Feld*, in *Hermes*, XLIX, 1915, p. 137-143 ; voir aussi ce que dit J. Gagé, *op. cit.* (*supra*, n. 23), p. 616 sq.

36. Cf. A. Rzach, *R. E.*, 2. R., II, 2, *Sibyllinische Orakel*, c. 2.128.

37.

B., IV	*Or. Sib.*, III (ed. Geffcken)
17 *pacatumque reget patriis uirtutibus orbem*	653 : ὃς (= le roi envoyé par Dieu) πᾶσαν γαῖαν παύσει πολέμοιο κακοῖο
	755 : ἀλλὰ μὲν εἰρήνη μεγάλη κατὰ γαῖαν ἅπασαν
22 *... nec magnos metuent armenta leones*	791-793 : σαρκοβόρος τε λέων φάγεται ἄχυρον παρὰ φάτνῃ|ὡς βοῦς · καὶ παῖδες μάλα νήπιοι ἐν δεσμοῖσιν|ἄξουσι... (cf. *Is.*, 11, 6)
24 *occidet et serpens*	794 sq. : σὺν βρέφεσίν τε δράκοντες ἅμ' ἀσπίσι κοιμήσονται

âge d'or sera précédé par l'avènement d'un Messie qui règnera sur la Judée :

Καὶ τότ' ἀπ' ἠελίοιο Θεὸς πέμψει βασιλῆα... (v. 652)

(« et alors, du soleil, Dieu enverra un roi... »), Messie déjà annoncé au vers 286 :

Καὶ τότε δὲ Θεὸς οὐρανόθεν πέμψει βασιλῆα

(« et alors Dieu, du ciel, enverra un roi... »); c'est ce Roi-sauveur, artisan de la paix universelle (cf. v. 653, cité en n. 37) et précurseur de la félicité ultime, dont Virgile aurait à son tour annoncé la naissance miraculeuse.

Récemment R. Coleman est allé plus loin encore dans cette voie[38] : se souvenant du fameux verset 7,14 d'Isaïe — « voilà que la Vierge concevra en son sein et donnera naissance à un fils[39] » —, il tient pour vraisemblable soit que Virgile, *poeta doctus*, a eu entre les mains la version grecque des *Septante*, soit plutôt que des oracles sibyllins pré-chrétiens, ne figurant pas dans le recueil parvenu jusqu'à nous, mais répandus à Rome au temps de Virgile, ont annexé le motif de la Vierge et de l'Enfant, comme cela se ferait *post euentum* dans certains textes du recueil colorés par le christianisme. On peut alors se demander si Virgile n'a pas imaginé de superposer cette Vierge-Mère de la tradition oraculaire hébraïque à la Justice virginale de l'âge d'or païen et si la Vierge qui revient sur terre au v. 6 n'est pas la mère de l'enfant-roi dont la naissance est annoncée au v. 8 et qui lui sourira si tendrement à la fin du poème. Devant une hypothèse aussi aventureuse, qui nous ramène très près de l'interprétation d'un saint Augustin et d'un Dante, on croit rêver; car rien dans le texte n'invite, ni n'autorise même à voir dans la Vierge, dont le retour est signalé brièvement au v. 6, la mère de l'enfant, d'autant que la notion de Vierge-Mère, étrangère à la tradition gréco-latine, l'était aussi à la quasi-totalité du public et à Pollion en particulier.

Même allégée de ce bizarre appendice, la thèse d'une influence directe du livre III des *Orac. Sib.* sur la *IVe Bucolique* appelle d'expresses réserves, qui ont jadis été formulées avec rigueur par le R. P. Lagrange,

28 sq. *molli paulatim flauescet campus arista incultisque rubens pendebit sentibus uua*

30 *et durae quercus sudabunt roscida mella*

39 *... omnis feret omnia tellus*

744 sq. : γῆ γὰρ παγγενέτειρα βροτοῖς δώσει τὸν ἄριστον|καρπὸν ἀπειρέσιον σίτου οἴνου καὶ ἐλαίου...

746 sq. : (secl. Wilamowitz) : ... αὐτὰρ ἀπ' οὐρανόθεν μέλιτος γλυκεροῦ ποτὸν ἡδύ| δένδρεά τ' ἀκροδρύων καρπὸν καὶ πίονα μῆλα...

675 : γαῖα δὲ παγγενέτειρα (cf. *supra*, n. 744)

38. R. Coleman, in edit. *Eclogues*, Cambridge Univ. Press, 1977, p. 133, ad. u. 7.

39. *Is.*, 7, 14 : ἰδοὺ ἡ παρθένος ἐν γαστρὶ ἕξει καὶ τέξεται υἱον.

l'abbé P. Lejay et J. Carcopino[40]; l'idéal irénique figure en bonne place dans le tableau de l'âge d'or peint par Hésiode (*Op.*, 118 s.) : οἳ δ'ἐθελημοὶ | ἥσυχοι ἔργ' ἐνέμοντο σὺν ἐσθλοῖσιν πολέεσσιν (« et eux, dans la joie et la paix, vivaient de leurs champs, au milieu de biens sans nombre », trad. P. Mazon); il répond d'ailleurs aux aspirations d'une époque où la *Pax Romana* est devenue un thème officiel, avant de s'épanouir en *Pax Augusta*; la bonne entente qui règnera entre les bêtes fauves et leurs proies habituelles est déjà évoquée par Théocrite dans son *Idylle* 24 (*Héraclès enfant*), lorsqu'il fait dire au devin Tirésias, consulté par Alcmène : « oui, il viendra ce jour », après la destruction des monstres par le héros et son apothéose, « où le loup aux dents dévorantes, voyant le faon au gîte, ne lui voudra pas faire de mal » (v. 86 sq.; trad, Ph.-E. Legrand; ἔσται δὴ τοῦτ' ἄμαρ, ὁπηνίκα νέβρον ἐν εὐνᾷ | καρχαρόδων σίνεσθαι ἰδὼν λύκος οὐκ ἐθελήσει). La fertilité spontanée de la terre est célébrée également par Hésiode, juste avant le passage précédemment cité (*Op.*, 116-118) :

... ἐσθλὰ δὲ πάντα
τοῖσιν ἔην · καρπὸν δ' ἔφερε ζείδωρος ἄρουρα
αὐτομάτη πολλόν τε καὶ ἄφθονον...

(« tous les biens étaient à eux : le sol fécond produisait de lui-même une abondante et généreuse récolte »; trad. P. Mazon). Si l'on tient compte des nombreux emprunts au poème 64 de Catulle — *Epithalame de Thétis et de Pélée* —[41], des réminiscences éparses d'Homère, Hésiode, Théocrite, Aratos, Lucrèce, du recours incontestable à une source religieuse étrusque pour le prodige des toisons pourprées ou dorées[42], on doit reconnaître que, pour le détail de la forme et la plupart des motifs, la *IV*e *Églogue* s'inscrit dans le droit fil de la tradition gréco-latine ou plus exactement gréco-italique.

Quant à l'annonce d'un Messie, roi ou dieu sauveur, l'analyse objective du texte oblige à conclure qu'elle ne s'y trouve pas; la naissance de l'enfant coïncide avec la disparition de la race de fer et l'apparition dans le monde entier de la *gens aurea*, ce n'est pas lui qui en est la cause; il n'est qu'un des représentants de la nouvelle génération, la *noua progenies*, envoyée collectivement du ciel — *caelo demittitur* —, comme les quatre premières races d'hommes furent créées, chez Hésiode, par l'ensemble des Immortels ou par le seul Zeus (*Op.*, 109 sqq.; 127 sqq.; 143 sqq.; 154 sqq.); c'est à ce titre — accessoirement peut-être en

40. R. P. M.-J. Lagrange, *Le prétendu messianisme de Virgile*, in *Rev. bibl.*, XXXI, 1922, p. 552-572; P. Lejay, *Dix mois d'ennui*, in *Rev. de Philol.*, XXXVI, 1912, p. 1-29; J. Carcopino, *op. cit.*, p. 23 sqq., 70 sqq.

41. Victor Schmidt les a étudiés avec soin dans un ouvrage récent : *Redeunt Saturnia regna. Studien zu Vergils vierter Ecloga*, Groningen, s. d. [1978], p. 1-54.

42. Tarquitius Priscus, ap. Macr., *Sat.*, III, 7, 2 (texte cité par Carcopino, *op. cit.*, p. 67).

vertu de l'origine céleste de l'âme, affirmée par la plupart des sectes philosophiques — que l'enfant sera appelé, au v. 49, *cara deum suboles*. On a beaucoup discuté le sens exact de l'ablatif *quo* au v. 8 : *tu modo nascenti puero, quo ferrea primum|desinet ac toto surget gens aurea mundo*, et en effet ce point est important ; mais on est en droit de penser que, si Virgile avait voulu faire du *puer* l'auteur de ce remplacement prodigieux de la race de fer par la race d'or, il aurait employé un complément d'agent expressif, tel que *per quem*, au lieu d'un ablatif seul, réservé par un usage constant aux cas où le rôle d'un groupe — très rarement d'un individu — est celui d'un instrument, manié par une volonté extérieure [43]. Plutôt que de « valeur sociative assez vague »[44], il vaut probablement mieux parler de brachylogie : comme l'avait noté Servius, *quo* = *quo nascente*, le poète faisant l'économie du participe déjà exprimé devant l'antécédent. Au contraire, dans le passage de l'*Énéide* précédemment cité (VI, 792 sq. ; *supra*, p. 192), Auguste est nettement donné comme l'auteur de l'âge d'or : *Augustus... aurea condet saecula*. On s'est aussi demandé si l'expression *decus hoc aeui*, au v. 11, désignait « l'enfant, gloire de son siècle (ou : de la durée) » ou « cette époque glorieuse » ; la question a moins d'importance que la précédente ; cependant, il n'est pas indifférent que soit mise en valeur, comme événement glorieux du consulat de Pollion, la naissance de l'enfant ou l'avènement de l'ère nouvelle ; or, nous n'avons trouvé aucun exemple du verbe *inire* employé absolument avec un nom de personne comme sujet, tandis qu'il l'est couramment — et même uniquement — avec un mot exprimant un laps de temps (mois, saison, année, etc...) ; aussi nous paraît-il presque certain que la phrase signifie : « cette époque glorieuse débutera » et non pas : « cet enfant... fera son entrée »[45]. De même, dans la suite du poème, l'enfant, puis le jeune homme est présenté comme un témoin actif de la félicité universelle ; il contribue à son épanouissement, mais il n'en est pas l'auteur.

Enfin, si grande soit la part de la transposition poétique, ou plutôt dans la mesure même où le décor, les faits, les êtres sont constamment transfigurés en objets de rêve, en un merveilleux mythique, où le terrestre se transmue en divin, il est essentiel de constater que le *puer*,

43. Pour Coleman (*op. cit.*, p. 133), l'Enfant-Roi n'est que l'instrument de Dieu (cf. *supra*). Dans la *IXe Buc.* (v. 47 sq.), Virgile a employé un *quo* instrumental dans un passage de sens très voisin :

Ecce Dionaei processit Caesaris astrum,
astrum quo segetes gauderent frugibus et quo
duceret apricis in collibus uua colorem ;

mais l'influence bénéfique d'un astre, soit-il divin, n'est pas identique à l'action personnelle d'un *Cosmocrator*.

44. *Sic*, Perret, *op. cit.* (*supra*, n. 28), p. 49, ad u. 8.

45. W. Kraus préfère, lui aussi, la première interprétation (*op. cit.* [*supra*, n. 2], p. 613) ; *contra*, V. Schmidt, *op. cit.* (*supra*, n. 41), p. 52 sq.

appelé à vivre de la vie des dieux et en leur compagnie, reste jusqu'à l'âge d'homme un jeune romain : il recevra une éducation à la romaine, apprenant ce qu'est la *uirtus*, et pourra accéder, quand il aura atteint l'âge requis — *aderit iam aetas* (v. 48) —, aux grandes charges de l'État. Cette insistance mise par le poète à rappeler le caractère humain et romain de son *puer*, en un temps où les dieux visiteront la terre et y feront fleurir les miracles, nous paraît une raison, qui serait à elle seule décisive, de rejeter toute identification à un dieu du paganisme aussi bien qu'à un Messie de l'apocalyptique juive.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait rien à conserver des rapprochements opérés avec les *Oracles sibyllins* ; tout d'abord, Virgile se réfère explicitement à une révélation d'un *Cumaei... carminis*, c'est-à-dire à un oracle de la Sibylle de Cumes ; or les *Livres Sibyllins* officiels, que les *XVuiri* avaient mission de consulter en cas de menace grave pour l'État, étaient gardés dans un secret absolu, au temple de Jupiter Capitolin, et ne contenaient aucune révélation sur l'avenir ; en revanche, depuis l'incendie du Capitole en 83, qui avait détruit la collection ancienne et amené le Sénat à faire rechercher un peu partout des textes de remplacement, jusqu'au I^er^ siècle de notre ère, les prétendus « oracles de la Sibylle » ont inondé Rome ; ils étaient souvent lancés ou allégués à des fins politiques ; les autorités, perplexes, sceptiques ou partisanes, ne savaient trop comment distinguer le bon grain de l'ivraie ; à plusieurs reprises, elles intervinrent pour faire un tri entre les *carmina* de bon aloi, dignes d'entrer dans la collection officielle, et les autres, plus ou moins dangereux pour l'ordre établi ; le cas échéant, on détruisait les documents réputés apocryphes. C'est certainement à l'un de ces oracles, connu de Virgile et de son public, mais inconnu de nous, que fait allusion le v. 4 de l'églogue[46]. Il contenait au minimum la promesse d'une ère prochaine de félicité, qui devait probablement commencer en 40, à moins que le poète n'ait introduit cette précision pour la circonstance.

Nous laisserons de côté la question de savoir si cet oracle devait quelque chose aux prédictions des Étrusques sur la durée assignée à Rome et quelle part revient, dans l'idée que se faisait Virgile du retour de l'âge d'or, aux spéculations des philosophes de son temps sur la Grande Année ; bornons-nous ici à constater la prudence du poète, qui procède par allusions discrètes que les lacunes de notre information nous empêchent d'interpréter avec sûreté, et à relever que ni l'emploi plutôt vague du pluriel *saeculorum*, au v. 5, repris par *talia saecla*, au v. 46, et par le singulier *saeculo*, au v. 52, ni l'absence de toute allusion à une conflagration universelle ou à une série d'âges progressivement

46. Cf. B. Gatz, *Weltalter, goldene Zeit und sinnverwandte Vorstellungen*, Spudasmata XVI, Hildesheim, 1967, p. 89 sq. ; J. Gagé, *op. cit.* (*supra*, n. 23), p. 472 sq.

dégradés, à partir du nouvel âge d'or, ne sont conformes tant aux prédictions étrusques qu'aux versions connues de la μετακόσμησις universelle ; l'adjectif *magnus* lancé dès le premier vers — *paulo maiora canamus* — revient à plusieurs reprises comme une épithète de nature appliquée à des réalités diverses de l'époque radieuse (vv. 5, 12, 22, 36, 48, 49) ; et d'ailleurs, dans l'*Énéide* comme chez Lucrèce, on rencontre le mot *magnus* qualifiant l'année solaire, non la Grande Année cosmique[47] ; par lui-même le *magnus... saeclorum... ordo* du v. 5 ne signifie rien de plus qu' « une imposante suite de générations »[48] (au sens d'espaces de temps correspondant chacun à une génération) ; de même, au v. 12, les *magni... menses* ne désignent probablement pas, comme l'a cru Servius, des subdivisions de la Grande Année — une telle acception de *mensis* ne se trouve à notre connaissance que dans un passage du *Dialogue des Orateurs* (16, 7)[49], où elle est soigneusement éclairée et justifiée par le contexte —, mais les mois « imposants » de 30 jours qui commenceront à défiler en 40, « conduits par Pollion », dont l'entrée en charge, comme consul éponyme, ouvrira l'année[50].

L'essentiel de l'églogue, c'est l'annonce d'un nouvel âge d'or dans un avenir tout proche ; cette promesse n'a aucun précédent en Grèce ou en Italie et qu'un rapport lointain avec les conceptions palingénésiques des philosophes, dont le cycle embrassait plusieurs milliers d'années — 12.354 selon Cicéron, qui faisait commencer la période en cours à la mort de Romulus, en 721 avant J.-C.[51] —; c'est cette promesse précisément qu'apportait aux Romains épuisés et découragés par dix ans de guerres civiles l'oracle auquel Virgile a donné un retentissement prestigieux dans son poème ; on en perçoit aussi quelques échos dans la numismatique des années 45 et 42 : pour la deuxième fois dans l'histoire de la monnaie romaine, une tête de Sibylle figure sur plusieurs deniers de 45 et la corne d'abondance, symbole de *felicitas temporum*, sinon d'un âge d'or, sur de nombreux revers de 45 et de 42[52]. Or cette promesse illumine la fin du livre III des *Oracles sibyl-*

47. Lucr., I, 1.029 : *et multos etiam magnos seruata per annos* ; Verg., *Aen.*, I, 269 sq. : *(Ascanius) triginta magnos uoluendis mensibus orbis* (= 30 ans) *imperio explebit* ; III, 284 : *interea magnum sol circumuoluitur annum.*

48. *Sic*, Perret, *op. cit.*, p. 48, ad u. 5.

49. *Nam si, ut Cicero in Hortensio scribit, is est magnus et uere annus, quo eadem positio caeli siderumque, quae cum maxime est, rursum existet, isque annus horum quos nos uocamus annorum duodecim milia nongentos quinquaginta quattuor complectitur, incipit Demosthenes uester... non solum eodem anno quo nos, sed etiam eodem mense... exstitisse* ; ce texte a échappé à Kraus, *op. cit.*, p. 613.

50. Cf. *Aen.*, I, 269 sq. (cité *supra*, n. 47) ; *Georg.*, I, 55 sq. : *uos, o clarissima mundi lumina, labentem caelo quae ducitis annos.* Il est certain que *te duce* (v. 13) prolonge, en rejet, la métaphore *incipient magni procedere menses.*

51. *De rep.*, VI, 24 ; *Hortens.*, fr. 35 Müller (= Tac., *Dial.*, 16, 7 ; texte cité *supra*, n. 49).

52. Cf. A. Alföldi, *Der neue Weltherrscher der vierten Ekloge Vergils*, in *Hermes*, LXV, 1930, p. 369-384. Tête de Sibylle au droit de deniers de T. Carisius (a. 45) : Sydenham (*Coin. of the Rom.*

lins, rédigée un siècle plus tôt, en termes voisins de ceux de l'églogue ; même si l'on reste sceptique devant les rapprochements textuels de détail, il est difficile de contester que l'idée centrale d'un retour prochain de l'âge d'or, présenté comme la dernière phase de l'histoire du monde et dont la durée semble se fondre dans une sorte d'éternité, provient de l'eschatologie juive, et d'elle seule[53]. En ces années où la fabrication des oracles battait son plein, où les Orientaux de toute appartenance propageaient leurs croyances dans certains milieux romains, notamment dans les cercles néo-pythagoriciens, dont le plus connu est celui de Nigidius Figulus[54], où les esprits guettaient avidement les moindres signes d'espérance, rien d'étonnant qu'un oracle dit « de Cumes » ait été forgé sous l'influence d'nu écrit prophétique judéo-hellénistique, provenant sans doute d'Alexandrie, et qu'il ait trouvé créance dans la ville, à défaut d'une place dans le temple du Capitole[55].

Mais il est fort douteux que ce *Cumaeum carmen* ait fourni à Virgile d'autres éléments que l'idée maîtresse de son poème et peut-être tel motif de détail, comme celui des lions inoffensifs, substitués aux loups de Théocrite ; pour en revenir au *puer* de l'églogue, on a supposé que l'oracle faisait déjà quelque place à un enfant[56] : hypothèse invérifiable ; en tout cas, rien de tel dans le livre III du recueil juif. L'oracle aurait-il fait écho, de quelque façon, à l'annonce d'un Roi envoyé par Dieu au peuple juif pour y pacifier la terre au prix de terribles guerres, avant l'établissement de la félicité universelle (*Or. Sib.*, III, v. 652 sqq.)? et Virgile aurait-il puisé à cette source l'idée de l'enfant qui *pacatum(que) reget patriis uirtutibus orbem* (v. 17), après de nouvelles guerres comparables à celle de Troie (v. 35 sq.)? On ne peut nier *a priori* que le schéma général d'une dernière phase de violence, précédant l'établissement définitif de la paix, ait été préfiguré dans l'oracle ; et le bruit avait couru à Rome, au début de 44, que, d'après un oracle

*Rep.*², Londres, 1952), n° 983 sqq. = Grueber (*B. M. C. R. R.*, I), n° 1460-1461 ; au revers de deniers de L. Valérius Asciculus (a. 45) : Syd., 1000 (= Gr., 4109) et 1001. Cornes d'abondance sur un globe : en 45, deniers de T. Carisius (Syd., 984 sqq. = Gr., 4064, — 65, — 67) et de C. Considius Paetus (Syd., 997 sqq.) ; en 42, série d'aureus portant au droit la tête d'Octave (Syd., 1100 / Gr. 4230), de Lépide (1102/4231) ou d'Antoine (1102/4232), au revers une c. d'ab. entourée d'une bandelette ; cf., du même monnayeur, L. Mussidius Longus, plusieurs deniers, Syd., 1096 sqq. Sur ces types monétaires et leur interprétation, voir aussi H. Zehnacker, *op. cit.* (*supra*, n. 31) p. 606 sq. et 610. La Sibylle et la corne d'abondance — traitée comme motif central — ont fait leur première apparition dans le monnayage de Sylla. Sur une figure panthée de 42, souvent interprétée comme le Génie de l'âge d'or, cf. *supra*, n. 31.

53. Cf. B. Gatz, *op. cit.* (*supra*, n. 46), p. 90.

54. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 75 sqq.

55. On sait que les Jeux séculaires de 17 furent célébrés en vertu d'une prescription Sibylline enregistrée, à une date probablement récente, dans les *Libri* officiels (Cf. *C. I. L.*, VI, 32323 ; P. M. Nilsson, in *R. E.*, 2. R., I, s. u. *Saeculares ludi*, c. 1711 sq. ; J. Gagé, *op. cit.*, [*supra*, n. 23] p. 626).

56. Cf. par exemple V. Schmidt, *op. cit.* (*supra*, n. 41), p. 58 ; R. Coleman, *loc. cit.* (*supra*, n. 38).

sibyllin, la victoire ne pourrait être remportée sur les Parthes que par un roi, bruit alimentant la propagande monarchiste en faveur de César[57]. Mais, comme l'a bien montré le R. P. Lagrange[58], les différences sont si profondes entre le roi-messie du livre III des *Or. Sib.* et l'enfant de la *IVe Bucolique* qu'une filiation, même indirecte, de l'un à l'autre est exclue ; quant à l'annonce d'une nouvelle Guerre de Troie, elle se réfère très probablement à l'expédition menée par Antoine ou ses lieutenants contre les Parthes, expédition dont le succès est considéré alors comme nécessaire à la pacification totale du monde romain[59] ; mais il est remarquable que l'enfant ne prend aucune part à ces actions héroïques.

Qui donc est le *puer*? Son portrait tient en peu de mots : un jeune romain de l'aristocratie — *nobilitas* ou élite des *equites* — à naître en 40 avec l'ère nouvelle, destiné à gouverner le monde pacifié ; ce n'est ni un être surnaturel ni une abstraction personnifiée et toutes les tentatives faites pour l'identifier à un personnage déterminé se sont soldées par des résultats aussi contestables que contradictoires. Or Virgile est un poète qui sait ce qu'il veut dire et qui le dit ; s'il avait voulu désigner tel enfant de Pollion, d'Antoine ou d'Octave et non pas tel autre, il l'aurait fait, en termes enveloppés peut-être d'un voile poétique, mais dépourvus d'ambiguïté. Quant à supposer qu'il ait intentionnellement ménagé l'ambiguïté, pour donner à croire à chacun de ces trois puissants personnages — ou du moins des deux Triumvirs — que le *puer* de l'églogue était le sien[60], c'est prêter à Virgile une rouerie aussi enfantine que périlleuse, peu compatible au demeurant avec ce que nous savons de son caractère.

A ce point de notre enquête, une réponse — et une seule — peut être apportée à la question posée : si les efforts tentés pour donner un nom à l'enfant de la *IVe Bucolique* ont tous échoué, c'est simplement parce qu'il n'en avait pas ; le *nascens puer* ne désigne pas un individu déterminé — humain, divin ou purement symbolique —, non pas même un homme providentiel dont rêverait le poète et qui gouvernerait un jour le monde pacifié — une espérance aussi aléatoire ne s'accorde guère avec la certitude confiante qui s'affirme chaque fois qu'il est question de l'enfant et qui culmine dans l'exhortation finale adressée au *puer* comme à un être dont l'existence est déjà réalité —, mais un représentant indifférencié de sa génération, l'un quelconque des enfants de l'aristocratie romaine, dont la naissance coïncidera heureusement avec l'avènement des temps nouveaux ; la formulation ne recèle aucune

57. Cf. Gagé, *op. cit.*, p. 472.
58. *Op. cit.* (*supra*, n. 40), p. 566 sq.
59. Cf. F. Klingner, *Virgil. Bucolica Georgica Aeneis*, Zurich/Stuttgart, 1967, p. 80 sq.
60. *Sic*, entre autres, G. Williams, *Tradition and Originality in Roman poetry*, Oxford, 1968, p. 283 ; V. Schmidt, *op. cit.*, p. 99.

énigme, volontaire ou involontaire : tout est dit. Pourquoi, nous objectera-t-on, Virgile a-t-il choisi d'évoquer ainsi, du début à la fin de son poème, la future jeunesse romaine au moyen d'un seul *puer*, plutôt que de recourir tantôt à un singulier collectif, tantôt au pluriel? La raison essentielle nous paraît être la recherche de l'intensité affective : au lieu de disperser l'intérêt des lecteurs sur les nombreux enfants qui naîtront à l'aube de l'âge d'or, il le concentre sur la personne de l'un d'entre eux, qui peut être n'importe lequel, mais en qui chaque membre de l'aristocratie, y compris, bien entendu, Pollion dont l'épouse est enceinte — et même les Triumvirs — peut imaginer le sien ; pour nous encore, 2.000 ans après, la figure indéfinissable de cet unique enfant qui sourit à sa mère dès sa naissance et qu'on voit grandir jusqu'à l'âge adulte est incontestablement plus touchante et plus attachante que ne le serait une multitude confuse. De plus, une légère touche de mystère convient à une prédiction de caractère oraculaire. Loin de constituer une objection valable à l'hypothèse que nous défendons, l'artifice littéraire qu'elle suppose est à nos yeux un indice révélateur et de la sensibilité et de l'ingéniosité de Virgile.

En faveur de cette interprétation, on peut faire valoir plusieurs arguments tirés du texte même de la *Bucolique*, de certains rapprochements avec d'autres textes ou documents et de l'histoire. Le vers 17 — *pacatumque reget patriis uirtutibus orbem* — a embarrassé les commentateurs : il est difficile d'y voir autre chose que « l'annonce pour le monde d'un roi dont le règne coïncidera avec le renouveau de l'âge d'or »[61] et les défenseurs de la thèse d'un enfant divin, d'un Messie royal ou d'Octave *in sidere Iulio natum* n'ont pas manqué d'en tirer parti ; J. Carcopino[62] a bien trouvé chez Cicéron un texte montrant que l'expression pouvait s'appliquer à un consul et, par conséquent, au fils de Pollion, promis, le moment venu, aux *magnos... honores* (p. 48) : *cuius* (= *M. Aemilii Scauri*, consul en 115 avant J.-C.) *prope nutu terrarum orbis regebatur* (*Pro Font.*, 25). Mais, replacé dans son contexte, le vers de Virgile ne se laisse guère interpréter comme l'annonce d'une magistrature éphémère ; succédant immédiatement à l'évocation mythique de la vie que mènera l'enfant en compagnie des dieux et des héros, comme l'ont fait les hommes du premier âge d'or, il semble bien plutôt décrire une situation durable, déterminée par sa naissance et par son époque. Dans la perspective où nous nous plaçons, l'enfant ne gouvernera pas le monde en tant qu'individu investi d'un pouvoir personnel, mais comme membre de la communauté romaine et plus précisément de sa classe dirigeante. De fait, au moment où Virgile écrit les *Bucoliques*, se cristallise la notion orgueilleuse qui érige le

61. P. Boyancé, *La religion de Virgile*, Paris 1963, p. 123.
62. *Op. cit.*, p. 213.

peuple romain en Peuple-roi et que le poète fait sienne sans réserve[63] ; deux passages célèbres de l'*Énéide* éclairent et corroborent notre exégèse du vers 17 : au début du chant I, Junon brûle de faire de Carthage la reine des nations — *hoc regnum dea gentibus esse, / si qua fata sinant, iam tum tenditque fouetque* (v. 17 sq.) —, mais elle n'ignore pas que, né de la race troyenne, « un peuple, roi d'un vaste royaume et superbe à la guerre » — *populum late regem belloque superbum* (v. 21 ; trad. J. Perret) — détruira un jour la Libye. L'exhortation d'Anchise, au chant VI, est plus probante et résonne comme un écho de la *IVe Bucolique*, avec le même singulier collectif en apostrophe :

> *tu regere imperio populos, Romane, memento*
> *(hae tibi erunt artes), pacique imponere morem,*
> *parcere subiectis et debellare superbos*

— « à toi de diriger les peuples sous ta loi, Romain, qu'il t'en souvienne (ce seront là tes arts, à toi) et de donner ses règles à la paix : respecter les soumis, désarmer les superbes » (*Aen.*, VI, 851-3 ; trad. J. Perret)[64].

Reconsidérés en fonction de notre hypothèse, plusieurs problèmes de détail, dans l'interprétation du texte, trouvent aisément leur solution : au v. 7, la *noua progenies* envoyée du ciel ne désigne pas seulement l'enfant du vers suivant, c'est-à-dire la nouvelle génération de l'aristocratie romaine, mais l'ensemble des enfants qui naîtront dans le monde entier, comme l'indique clairement le vers 9 : *toto surget gens aurea mundo* ; dans cette nouvelle humanité, les jeunes Romains exerceront la suprématie : *reget... orbem* (v. 17). L'origine céleste de la race d'or est avant tout un motif hésiodique, ce que l'exégèse récente a parfois tendance à négliger ; il est possible, disons même probable, que Virgile a pensé aussi aux doctrines philosophiques en vogue, attribuant une origine céleste à l'âme humaine, et c'est en vertu de cette croyance spiritualiste que l'enfant peut sans contradiction avoir des parents terrestres et descendre du ciel. Mais c'est chez Hésiode que, sous forme mythique, les deux premières races d'hommes, celles d'or et d'argent, sont créées par les Immortels et envoyées directement de l'Olympe sur la terre, (*Op.*, 109 s. ; 127 sq.), ce qui, d'ailleurs ne les empêche pas de vivre ici-bas auprès de leur mère (*Op.*, 130) ; tout au plus Virgile a-t-il estompé la mention spécifique des dieux créateurs, jugée sans doute trop archaïque et peu compatible avec une interprétation philosophique. La même idée est reprise plus loin, au v. 49, d'abord en termes assez vagues — le Romain de l'âge d'or est appelé

63. Cf. Paul Martin, *Les Romains et l'idée de royauté des origines à Auguste* (thèse dactyl., Univ. Paris-Sorbonne, 1980), t. III, p. 728 sqq.

64. Il est probable qu'au vers 7 l'expression *patriis* (= « ancestrales ») *uirtutibus* porte à la fois sur *pacatum* et sur *reget* ; le vers peut se traduire ainsi : » Il gouvernera par les vertus de ses pères le monde par elles pacifié ».

cara deum suboles —, puis au moyen d'une expression très précise : *magnum Iouis incrementum* ; autre réminiscence du mythe hésiodique? Ce n'est pas invraisemblable, puisque par deux fois Hésiode substitue Zeus seul, qui a détroné Kronos, à l'ensemble des Immortels, comme créateur des nouvelles générations (*Op.*, 143 sq. ; 156 sq.) ; cependant, les races qu'il crée par lui-même sont la race de bronze, la troisième, et celle des héros, qui s'intercale entre les races de bronze et de fer, et non pas celle de l'âge d'or ; mais Virgile n'était pas tenu à une fidélité rigoureuse et il n'a pas craint de faire resurgir, entre la fin actuelle de l'âge de fer et l'épanouissement du nouvel âge d'or, la génération des héros dont Hésiode lui fournissait le modèle. Traduction poétique de l'idée commune à la plupart des doctrines de tendance monothéistique, selon laquelle le dieu suprême, Zeus/Jupiter, est la source unique du principe spirituel qui anime tous les vivants, ou du moins les êtres humains[65]? Pythagoriciens, platoniciens et stoïciens y trouvaient leur compte et Virgile ne pouvait pas l'ignorer, même si, à l'époque où il rédigeait les *Bucoliques*, il ne faisait pas encore pleinement sienne la théorie spiritualiste révélée par Anchise à Énée (*Aen.*, VI, 724 sqq.). Mais, mis à part les tenants de l'interprétation dionysiaque, qui trouvent dans la formule *magnum Iouis incrementum* une confirmation éclatante de leur thèse, on a établi un rapprochement[66], plus spécifique que les précédents, entre cette expression et une épithète homérique, attestée également dans la *Théogonie* d'Hésiode (v. 82), qui qualifie les rois de « nourrissons de Zeus », διοτρεφέες βασιλῆες (*Il.*, II, 196 ; 660 etc... ; *Od.*, V, 378 etc.) ; Hésiode précise que les rois « procèdent de Zeus » — ἐκ δὲ Διὸς βασιλῆες (v. 96)[67] —, c'est-à-dire qu'ils tiennent leur pouvoir de lui, de la même façon que chanteurs et citharistes tiennent le leur des Muses et d'Apollon, et Homère attribue l'épithète διοτρεφῆς non seulement aux chefs effectivement investis d'un pouvoir royal, tels Achille (*Il.*, X, 229, etc.), Agamemnon (*Od.*, 24, 122), Ménélas (*Il.*, XI, 43, etc.) ou Ulysse (*Od.*, 11, 226, etc.)[68], mais aussi aux fils de Priam, qui en sont seulement les héritiers virtuels (*Il.*, V, 463). C'est en qualité de futur chef, et non pas comme être humain ou comme faisant partie de la génération de l'âge d'or — idée exprimée dans le premier hémistiche du vers 49, *cara deum suboles* —, que l'enfant mérite d'être appelé *magnum Iouis incrementum* ; il réalise, dans sa personne promise aux *magnos honores*, un accroissement notable de la puissance souveraine de Jupiter. Quelques années après, quand Octave aura confisqué la totalité du pouvoir politique, c'est lui que les poètes

65. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 86 sqq.
66. P. Boyancé, *loc. cit.* (*supra*, n. 61).
67. Même formule dans l'*Hymne à Zeus* de Callimaque (v. 79).
68. Cf. W. Kraus, *op. cit.* (*supra*, n. 2), p. 628 sq.

célébreront comme le délégué de Jupiter sur la terre, voire son hypostase, et plus tard, sous Domitien et Trajan, sera fondée sur cette idée la théologie jovienne du pouvoir impérial ; si notre hypothèse est juste, Virgile, dans la *IVe Bucolique*, présente ce pouvoir souverain sur la terre, issu de Jupiter, comme l'apanage indivis de la jeunesse aristocratique de Rome, qui va naître bientôt dans un monde rénové.

Nous avons précédemment signalé qu'au vers 7, le relatif *quo*, après *nascenti puero*, nous paraissait plutôt l'équivalent elliptique de *quo nascente* qu'un ablatif causal ou « sociatif »[69] ; à cette interprétation proposée par Servius on a objecté que le moment de l'accouchement, ainsi désigné, était beaucoup trop ponctuel : la *gens aurea* ne naîtra pas tout entière le même jour ; c'est peut-être prendre trop au pied de la lettre l'indication de la miraculeuse coïncidence entre la naissance réelle d'un être humain et l'avènement mythique d'une nouvelle génération ; mais la difficulté disparaît complètement si le mot *puer* recouvre une pluralité de *pueri*, dont les naissances s'échelonneront sur une période d'une ou plusieurs années.

Au vers 26, il faut probablement préférer le pluriel *parentum*, donné par le vénérable *codex Romanus* (*R*) — seul des quatre manuscrits du ve siècle à nous avoir conservé les 51 premiers vers de la *IVe Églogue* — au singulier *parentis* des témoins médiévaux[70] ; l'adolescent aurait-il besoin de livres pour connaître les hauts faits de son père, âgé alors de trente-cinq à quarante-cinq ans? Il est possible que Virgile ait voulu montrer par là que celui-ci avait déjà sa place dans l'histoire, mais beaucoup plus vraisemblable que les *heroum laudes* — légendes des temps héroïques — ont pour pendant les *facta parentum* — exploits des ancêtres romains —, la poésie épique et l'histoire étant complémentaires l'une de l'autre dans le programme d'études que codifiera Quintilien (I, 8), selon la juste remarque de J. Perret (in ed. *Buc.*, p. 51).

A supposer que nous ayons raison, la *IVe Bucolique* ne serait pas la seule œuvre poétique où un *puer* représenterait les jeunes de sa génération ; les trois premières strophes de l'*Ode* III, 2 d'Horace en offrent un exemple analogue :

angustam amice pauperiem pati
robustus acri militia puer
condiscat et Parthos ferocis
uexet eques metuendus hasta

uitamque sub diuo et trepidis agat
in rebus. Illum ex moenibus hosticis, etc...

69. Cf. *supra*, p. 199.

70. *Parentum* est préféré notamment par Carcopino, *op. cit.*, p. 27, et K. Büchner, *op. cit.* (*supra*, n. 30), c. 1200.

Comme dans l'églogue, dont Horace se souvient peut-être, ce *puer* n'est pas un Romain de rang quelconque, mais un adolescent « de bonne famille »[71], que le jeune chef ennemi va attaquer — *rudis agminum sponsus lacessat regius* (v. 9 sq.) —. Dans l'*Ode* III, 6, Horace s'adresse d'abord aux Romains au moyen d'un vocatif singulier, *Romane*, comme Anchise au chant VI de l'*Énéide* (v. 851)[72], puis il évoque les jeunes femmes perverties de son temps en décrivant l'éducation d'une d'entre elles, une *uirgo* anonyme (vv. 21-24), et ensuite, toujours au singulier collectif, sa vie d'épouse adultère (vv. 25-32).

Nous avons surtout la chance de posséder le texte qui a vraisemblablement inspiré à Virgile l'idée d'évoquer et d'apostropher au moyen d'un singulier collectif les enfants de l'ère nouvelle ; après avoir décrit brièvement la création des hommes de la race d'argent par les Olympiens, Hésiode poursuit ainsi (*Op.*, 130-134) :

ἀλλ' ἑκατὸν μὲν παῖς ἔτεα παρὰ μητέρι κεδνῇ
ἐτρέφετ' ἀτάλλων, μέγα νήπιος, ᾧ ἐνὶ οἴκῳ·
ἀλλ' ὅτ' ἀνηβήσαι τε καὶ ἥβης μέτρον ἵκοιτο,
παυρίδιον ζώεσκον ἐπὶ χρόνον, ἄλγε' ἔχοντες
ἀφραδίης·

— « l'enfant, pendant cent ans, grandissait en jouant aux côtés de sa digne mère, l'âme toute puérile, dans sa maison. Et quand, croissant avec l'âge, ils atteignaient le terme qui marque l'entrée de l'adolescence, ils vivaient peu de temps, et, par leur folie, souffraient mille peines » (trad. P. Mazon). Le rapprochement est frappant : comme dans l'églogue, la jeune génération de l'âge nouveau est représentée par un enfant, cet enfant nous est montré en compagnie de sa mère dans l'intimité du foyer. Il y a plus : les vers 132-134 contiennent une syllepse hardie : la proposition subordonnée de temps, ὅτ' ἀνηβήσαι (ὅταν ἡβήσαι ou -σῃ ou -σειε dans les manuscrits) τε καὶ ἥβης μέτρον ἵκοιτο, a ses verbes au singulier, leur sujet est le παῖς du vers 130 ; dans la principale, les verbes sont au pluriel — ζώεσκον... ἔχοντες —, les παῖδες, devenus νεανίαι dans l'intervalle, se substituant mentalement au singulier collectif[73] ; il y a de fortes raisons de penser que Virgile avait présent à l'esprit cet effet de style, lorsqu'il a composé les deux derniers vers de son poème, succédant, comme dans le passage d'Hésiode,

71. La formule est de F. Villeneuve, in edit. Hor., *Od.* (Paris, 1927), p. 97, n. 1.

72. Vers cité *supra*, p. 205. Le singulier collectif, au vocatif, était d'usage courant, semble-t il, dans le langage oraculaire : cf., par exemple, dans le texte plus ou moins authentique de la prescription sibylline relative aux Jeux séculaires de 17, tel que le rapporte Zosime (II, 5), l'apostrophe du v. 3 : Ῥωμαῖε.

73. Curieusement, ce passage d'Hésiode ne figure pas dans la liste d'exemples dressée par W. Kraus, *op. cit.* (*supra*, n. 2), p. 638-640 ; le rapprochement avec la *IV^e Buc.* n'a d'ailleurs été fait ni par A. La Penna (*Esiodo nella cultura e nella poesia di Virgilio*, in *Entretiens sur l'Antiq. class.*, VII, Vandœuvres /Genève, 1960, p. 223-225), ni par personne, à notre connaissance du moins.

au tableau intimiste de la mère et de l'enfant ; on sait en effet que Quintilien lisait ainsi les vers 62-63 (*I. O.*, IX, 3, 8), cités par lui comme exemple de syllepse :

incipe, parue puer : qui non risere parentes,
nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili[74] ;

cette reprise du pluriel *qui* par le singulier *hunc* a paru d'autant plus surprenante que le poète pouvait sans inconvénient recourir au pluriel *hos* ; mais elle s'explique par la dépendance du modèle hésiodique, qui a joué incontestablement un rôle important dans la genèse de la *Bucolique*. Sans doute la syllepse est-elle d'un type syntaxique différent, l'idée exprimée tout autre ; mais les recherches les plus récentes montrent que l'imitation, chez les poètes latins et chez Virgile en particulier, n'excluait pas un renouvellement original de la forme comme du fond[75].

A la différence de l'enfant évoqué par Hésiode, celui de la *IVe Églogue* appartient à un milieu social déterminé : ses ancêtres se sont signalés par leurs *uirtutes* (v. 17) et leurs exploits (v. 26), lui-même accédera aux plus hautes fonctions (v. 48) et accomplira de grandes actions (v. 54) ; il représente la jeunesse de haute naissance, appelée à être le moteur et le garant de l'avenir de Rome. Une profession de foi aussi nettement aristocratique peut étonner de prime abord : le césarisme, dont se réclamaient les Triumvirs, ne s'inscrivait-il pas dans le droit fil du programme des *populares* et ne s'était-il pas édifié sur les ruines de la noblesse sénatoriale décimée par la guerre civile? Virgile lui-même n'était-il pas d'origine modeste? Mais le poète a toujours recherché l'amitié et la société des grands ; le cercle des Arcadiens, groupé autour de C. Asinius Pollion, était aristocratique, par son idéal comme par sa composition. Quant à César, une fois vainqueur, il s'attaqua plus aux privilèges de la fortune qu'à ceux de la naissance ; ce patricien était fier de son lignage troyen et vénusien, qui servait son ambition personnelle, et, s'il réduisit le rôle politique du sénat, il ne prit pas de mesures discriminatoires à l'encontre de la noblesse en tant qu'élite sociale ; il chercha plutôt à la rallier à sa cause. C'est ainsi qu'en 46 il saisit l'occasion de marquer avec éclat l'intérêt qu'il portait aux enfants de la noblesse ; Suétone (*Iul.*, 39, 2) et Dion Cassius (XLIII, 23, 6) nous informent, en termes semblables,

74. Texte adopté par J. Perret, qui justifie la construction de *rideo* avec l'accus. par une série d'exemples (in edit., p. 55) ; W. Kraus préfère le datif *cui*, mais n'explique pas pourquoi Virgile passerait du sourire de l'enfant à celui des parents (*loc. cit.*). A notre connaissance, ni la mythologie ni l'histoire ne nous offrent le cas d'un enfant qui aurait refusé de sourire à sa mère ; le poète voudrait-il évoquer par l'absence d'une telle marque d'affection l'infortune de ceux qui, tel Œdipe, ont vécu leur enfance séparés de leurs parents?

75. Voir la belle thèse d'Andrée Thill, *Alter ab illo. Recherches sur l'imitation dans la poésie personnelle à l'époque augustéenne*, Paris, 1979.

qu'en juillet de cette année-là, parmi les spectacles fastueux célébrant ses victoires, César produisit plusieurs courses de chars réservées aux *nobilissimi iuuenes* et le carrousel connu sous le nom de *lusus Troiae*, où les enfants de la noblesse, οἱ παῖδες οἱ εὐπατρίδαι, s'exhibaient « selon la coutume primitive », κατὰ τὸ ἀρχαῖον ; cette pratique très ancienne, liée peut-être originellement à l'*armilustrium* du 19 mars et du 19 octobre, avait été exhumée par Sylla (cf. Plut., *Cat. min.*, 3, 1), puis de nouveau délaissée, semble-t-il, jusqu'à ce que César la ressuscitât [76]. On ne sait si le *lusus Troiae* fut célébré au cours des cinq années suivantes ; ce qui est sûr, c'est qu'en juillet 40, Agrippa, en qualité de préteur urbain, donna un *lusus Troiae* — le fait mérite d'être souligné — aux Jeux en l'honneur d'Apollon (Cass. D., XLVIII, 20, 2). Par la suite, Octave-Auguste *Troiae lusum frequentissime edidit* (Suét., *Aug.*, 43, 2), notamment en 33 — cette fois encore par l'intermédiaire d'Agrippa, édile à titre extraordinaire — (Cass. D., XLIX, 43, 3), en août 29, à l'occasion de la dédicace du temple de César divinisé (*o. c.*, LI, 22, 4) et en 13, pour la dédicace du théâtre de Marcellus (*o. c.*, LIV, 26, 1). En octobre 28, lors de la première célébration, par Auguste et Agrippa, des Jeux quadriennaux fondés en souvenir de la victoire d'Actium, les enfants et les hommes de la noblesse s'affrontèrent séparément dans des courses de chevaux ou de chars sans qu'on puisse être sûr que le *lusus Troiae* ait trouvé place parmi ces compétitions aristocratiques [77]. Virgile a fait écho à la résurrection récente de l'antique *lusus Troiae* dans la page fameuse du chant V de l'*Énéide* (vv. 545-602), où il décrit la parade équestre des enfants troyens, entre autres jeux célébrés à la mémoire d'Anchise, en se référant explicitement à l'actualité :

> ... *hinc maxima porro*
> *accepit Roma et patrium seruauit honorem,*
> *Troiaque nunc pueri, Troianum dicitur agmen* (vv. 600-602).

Il serait, bien entendu, absurde de penser que Virgile, lorsqu'il conçut sa *Bucolique* et décida de chanter son espoir dans la jeunesse romaine, fut déterminé par cette remise à l'honneur récente du *lusus Troiae* ; il n'y fait d'ailleurs aucune allusion dans le poème. Ce qui importe à notre propos, c'est de faire la preuve qu'en assignant un rôle privilégié, dans le grand renouveau qui se prépare, à l'ensemble des enfants de la classe dirigeante romaine, Virgile est en accord avec

76. Cf. J.-P. Néraudau, *La jeunesse dans la littérature et les institutions de la Rome républicaine*, Paris, 1979, p. 227-237.

77. Cass. D., LIII, 1, 4 : τὴν ἱπποδρομίαν διά τε τῶν παίδων καὶ διὰ τῶν ἀνδρῶν τῶν εὐγενῶν ἐποίησε [ὁ Ὀκταούιος]. De même, il est probable, mais non certain, qu'un *lusus Troiae* clôtura les Jeux séculaires de 17 (cf. J. Gagé, *Recherches sur les Jeux séculaires*, Coll. d'Ét. latines, XI, Paris, 1934, p. 73 sq.).

une des orientations les plus nettes de la politique césarienne, telle qu'elle s'est manifestée en 46 et qu'elle sera confirmée par son successeur.

On a depuis longtemps reconnu que, vingt-quatre ou vingt-trois ans à l'avance, la *IVe Bucolique* préfigurait, d'une certaine façon, les Jeux séculaires de 17 : comme elle, ils célébreront, conformément à un oracle de la Sibylle — mais celui-ci officiellement reconnu —, la *renouatio temporum*, et, comme elle, ils innoveront en réservant une place d'honneur à Diane et Apollon ; nous pouvons à présent pousser un peu plus loin le rapprochement : le *Chant séculaire* d'Horace fut chanté, le dernier jour, par vingt-sept jeunes garçons et vingt-sept fillettes de la noblesse, parce que, de toute évidence, ces enfants incarnaient l'espoir et l'avenir de Rome ; à l'aube du siècle nouveau, ce sont ces mêmes enfants et tous leurs égaux que nous proposons de reconnaître déjà dans la féérie virgilienne ; celui qui les résume en sa personne occupe le devant de la scène depuis le prologue jusqu'à l'épilogue, seul représentant de l'espèce humaine, avec la silhouette fugitive de sa mère, dans la fantasmagorie mythique du nouvel âge d'or, champion privilégié et vivante expression de la regénération universelle.

Quelques décennies plus tard, un type monétaire inédit allait illustrer, dans une composition charmante, l'étroite association des deux thèmes : la naissance des enfants, espoir du peuple romain, mais aussi du genre humain, et la prospérité assurée par la profusion des biens naturels ; en 22-23 après J.-C., le revers d'un sesterce, portant au droit l'effigie de Drusus César, montre deux cornes d'abondance entrecroisées, encadrant un caducée ; de chaque corne émerge la tête d'un petit enfant[78]. Il est vrai que cette image n'est pas accompagnée d'une légende et semble bien avoir une signification principalement dynastique, puisqu'elle se rapporte apparemment à la naissance, survenue en 19, des jumeaux de Drusus et de Livia, Ti. Caesar Gemellus et Germanicus Caesar. Mais, au milieu du siècle suivant, le même type de revers apparaît simultanément sur des monnaies d'or et sur des bronzes d'Antonin le Pieux ; cette fois une légende précise le sens de l'image : TEMPORUM FELICITAS[79] ; comme Faustine la Jeune donnait presque chaque année un enfant au César Marc-Aurèle, on peut penser que cette émission de 148-149 faisait référence à la venue au monde de Lucilla, née en 148, troisième enfant du couple princier ; mais, comme il n'y avait pas de jumeaux parmi eux et que les têtes sortant des deux cornes d'abondance sont des têtes de jeunes garçons

78. *B. M. C., Emp.*, I, p. CXXXVII ; 133, nos 95-97.

79. *B. M. C., Emp.*, IV, p. LXVII ; 97, n° 678 sq. (aureus) ; p. 298, nos 1827-1829 (sesterces) ; p. 299, n° 1894 (dupondius).

identiques à celles du modèle tibérien, il est clair que cette image monétaire n'a pas seulement une signification dynastique, mais la portée générale que lui assigne la légende, celle-là même que nous attribuons à la *IV^e Bucolique*. N'oublions pas d'ailleurs que, parmi les types monétaires célébrant la FELICITAS TEMPORUM sous l'Empire, un des plus fréquents sera celui des Quatre Saisons, personnifiées non par des femmes diversement vêtues et ornées en fonction des phases saisonnières, comme on en voit sur de nombreuses mosaïques, mais par quatre « putti » symbolisant le perpétuel rajeunissement du monde[80].

En guise de conclusion, essayons de dégager les conséquences que cette nouvelle hypothèse sur l'identité de l'enfant peut entraîner pour l'interprétation d'ensemble de la *IV^e Bucolique*. Elles sont limitées ; le public n'a pas attendu la fin du XX^e siècle pour mesurer la portée universelle du message virgilien ; les tenants de l'exégèse mystique — païenne ou judéo-chrétienne — n'en ont jamais douté ; même les partisans d'une interprétation strictement événementielle ont bien vu qu'à travers le personnage de tel ou tel nouveau-né, c'est toute la génération montante qui porte les espérances du poète[81]. A cet égard, nous ne faisons qu'inverser les termes du rapport : au lieu de supposer le chant d'espoir adressé à un certain enfant de la noblesse romaine, mais extensible à tous, nous pensons qu'il s'adressait à tous globalement et qu'il pouvait, par là-même, s'appliquer à chacun d'eux individuellement, en particulier à l'un des fils de Pollion, le dédicataire du poème.

Tout d'abord, la *IV^e Bucolique* ne peut plus apparaître comme une œuvrette de circonstance, un *genethliacon* hâtivement écrit à seule fin de flatter Pollion ; il est plus que probable que le poème lui a été dédié lorsque celui-ci était *consul designatus*, au milieu de l'été 41, conçu et rédigé durant les mois précédents et non en octobre-novembre 40 ; nous n'excluons pas que la naissance espérée d'Asinius Gallus ait fourni à Virgile une raison supplémentaire de dédier au futur père un tel poème à un tel moment, mais qu'elle en ait été l'objet unique ou principal. Du moment que le *puer* de l'églogue n'était pas un individu déterminé, le risque de chanter avant sa naissance la venue d'un garçon qui se trouverait être une fille disparaissait. Si l'enfant de Pollion se révélait du sexe masculin, libre au père — et plus tard au fils lui-même — de se targuer d'un hommage exclusif ; le poète visait plus haut et plus large.

En second lieu, le caractère national et aristocratique de l'églogue

80. Première apparition de ce type sur un médaillon d'Hadrien (a. 130-138 ; Gnecchi, Pl. 146, 1 = Strack, *Reichsprăg.*, II, p. 182, n° 465 ; cf. Beaujeu *op. cit.* [*supra*, n. 31], p. 158 ; Pl. II, 33).
81. Cf. par exemple J. Carcopino, *op. cit.*, p. 210 sq.

se trouve renforcé ; à un amalgame harmonieux de composants mythiques et exotiques provenant de sources variées, Virgile a donné une coloration romaine, en illustrant spécialement le consul C. Asinius Pollion, mais surtout la jeunesse romaine[82]. Parmi ces jeunes, il évoque seulement ceux de l'aristocratie ; au contraire, dans la plupart des autres *Bucoliques*, les personnages sont de petits propriétaires ou de simples esclaves ; les *Géorgiques* exalteront la vie rurale et mettront à l'honneur les habitants de la campagne, sans distinction de rang social ; on se tromperait donc en imputant au poète des préjugés de classe, une classe à laquelle d'ailleurs il n'appartenait pas. Mais dans la *IVe Églogue*, dédiée au consul désigné, Virgile chante le renouveau du monde sous l'hégémonie de Rome et le rôle assigné au *nascens puer* est au service de l'Empire ; or la tradition n'enseignait-elle pas que Rome devait sa suprématie à la geste séculaire de ses chefs, à la ténacité de sa classe dirigeante? Les bergers et les agriculteurs bénéficieront du nouvel âge d'or, de la paix et de la justice enfin revenues : les artisans de leur établissement définitif seront ceux que leur naissance destine à cette mission, les enfants de la noblesse collectivement investis du pouvoir jovien de souveraineté, à la tête du peuple-roi, et récemment mis à l'honneur par César, avant de l'être par Auguste dans le même contexte millénariste que chez Virgile. Au demeurant, le poète ne fait pas œuvre de partisan : la mise en valeur de la jeunesse aristocratique répond à un aspect de la politique césarienne, mais n'a rien pour déplaire aux tenants attardés de la république sénatoriale, et, pas plus que l'attachement du poète à la personne de son ami et protecteur Pollion, elle n'implique de sa part un choix entre les deux rivaux du moment, Octave et Antoine.

Quant à la question très importante de savoir si la *IVe Églogue* est un poème pythagoricien ou non, notre enquête et sa conclusion ne permettent pas de trancher ; en rattachant plus étroitement à la tradition littéraire et mythique de la Grèce ancienne les vers 7 — *iam noua progenies caelo demittitur alto* — et 49 — *cara deum suboles, magnum Iouis incrementum* —, nous réduisons, sans l'annuler, leur signification philosophique[83] ; mais il reste que l'effervescence oracu-

82. Un trait proprement romain s'ajouterait aux autres, si l'on admettait avec L. Herrmann qu'au vers 28 de l'églogue, ... *paulatim flauescet campus*... (titre de son article paru dans *Les Études classiques* de 1946, p. 64 sq.), le mot *campus* désigne le Champ-de-Mars ; de fait, on le rencontre souvent avec cette acception, notamment chez Cicéron et chez Horace, et les commentateurs sont un peu embarrassés pour trouver du merveilleux dans cette plaine dorée par les blés mûrs (*campus* = « plaine non cultivée » selon Perret, in edit. ; *sponte sua*, suivant Kraus, *op. cit.*, p. 622, ce qui revient presque au même). Mais le contexte immédiat évoque la luxuriance débridée de la Nature, non la disparition de la guerre, ni le cadre de la ville.

83. Au vers 50, *aspice conuexo nutantem pondere mundum*, le participe *nutantem* exprime certainement l'idée d'un doux tressaillement prémonitoire et non pas celle d'une sorte de balancement, d'oscillation pendulaire dans le temps (*sic*, J. Perret, in edit., p. 52, ad u. 34-36, avec référence au *Politique* de Platon, 268 *d*-274*e*), puisque ce mouvement affecte chacune des par-

laire et les spéculations millénaristes, en particulier d'origine orientale, rencontraient un accueil singulièrement favorable dans les cercles pythagoriciens du 1er siècle avant J.-C. L'argument que l'on tire de la structure numérique du poème est le plus impressionnant : 63 vers au total, produit des deux nombres sacrés, 7 et 9 ; dans le détail : 3 + 7 + 7 + 28 + 7 + 7 + 4, soit deux groupes de 7 vers encadrant un panneau central de 28 vers, produit arithmétique de 7 × 4 ; de plus, si nous additionnons les trois vers de l'introduction et les 4 de l'épilogue, nous retrouvons encore l'hebdomade[84]. On objectera que cette addition a un caractère artificiel, que la partie centrale du poème se décompose en trois éléments correspondant aux trois étapes de la vie de l'enfant et comprenant respectivement 8, 11 et 9 vers, structure dépourvue de signification, que ce schéma numérique n'a été relevé par aucun auteur de l'Antiquité. De toute façon, la prudence s'impose, dans l'état actuel de la recherche ; en admettant que Virgile ait connu les milieux pythagoriciens dès l'époque des *Bucoliques*, ce qui est probable, en admettant même que la quatrième fasse écho à telle ou telle de leurs croyances, il nous paraît douteux qu'il ait voulu y délivrer un message proprement pythagoricien.

L'interprétation que nous présentons ne s'impose certes pas avec la même force d'évidence que l'œuf de Colomb. Autrement, il ne se serait pas écoulé 2.000 ans avant qu'elle ne voie le jour. Mais une constatation intéressante doit retenir notre attention : pendant une soixantaine d'années, les efforts des érudits ont tendu presque exclusivement à identifier l'enfant de l'églogue à un être humain ou divin déterminé ; lorsque P. Corssen, puis R. Heinze, entre 1925 et 1930[85], proposèrent timidement de lui laisser son anonymat et de ne voir en lui que le représentant de la génération naissante, leur suggestion ne rencontra aucun écho. Quarante ans plus tard, le regretté Jean Préaux relance l'idée, dans un périodique de diffusion restreinte[86] ; et voici que, coup sur coup, en 1980, Walter Kraus, qui ignorait l'article de Préaux, la reprend à son compte en quelques lignes[87] et nous la développons

ties composant le monde, *terrasque tractusque maris caelumque profundum* (v. 51) ; il est repris et éclairé par le verbe *laetantur* au vers suivant : *aspice, uenturo laetantur ut omnia saeclo.*

84. Cf. J. Préaux, *Consolations sur la composition de la IVe Buc. de V.*, in *Rev. belge de Philol.*, XLI, 1963, p. 63-79. J. Carcopino (*op. cit.*, p. 57, n. 1) se montrait sceptique sur cette architecture numérique, mise déjà en lumière par F. Boll (*op. cit.* [*supra*, n. 12], p. 4 sq.).

85. P. Corssen, *Die vierte Ekloge Virgils*, in *Philologus*, LXXXI, 1925, p. 26-27, (l'article consiste surtout dans une critique incisive de l'ouvrage d'E. Norden, [*supra*, n. 16]) ; R. Heinze, dans une série de cours inédits, professés en 1928, peu avant sa mort ; un résumé en a été publié par H. Dahlmann, à la suite de son compte rendu du dernier livre de R. Heinze (*Die augusteische Kultur*, Leipzig, 1930), in *Gnomon*, VIII, 1932, p. 500 sq.

86. J. Préaux, *La IVe Bucolique de Virgile*, in *Journées d'études*, n° 36, 1963-1964, p. 123-143 ; nous ne connaissons cet article que par le résumé paru dans *L'Année philologique*, XXXVIII, année 1967, p. 304

87. *Op. cit.* [*supra*, n. 2], p. 637. — Dans sa thèse de doctorat soutenue en 1980 et qui sera prochainement publiée, sous le titre *Les idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la*

aujourd'hui avec de nouveaux arguments ; or il nous faut avouer que nous n'avons eu connaissance des conclusions des uns et des autres qu'après avoir conçu et presque entièrement rédigé la présente étude. Une telle convergence a nécessairement une signification : ni constat déguisé d'échec, ni preuve de vérité, elle marque à tout le moins une étape dans l'histoire — oserait-on dire le progrès? — de la recherche ; ce ne sera sûrement pas la dernière.

République, Antoinette Novara considère, elle aussi, sans chercher à le démontrer, que le *puer* de l'églogue est anonyme ; elle suppose qu'il représente le premier enfant à naître dans le nouvel âge d'or : interprétation voisine de celle que nous proposons. Tout récemment, au cours de la séance solennelle que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a consacrée, le 26 novembre 1982, à la célébration du bimillénaire de la mort de Virgile, Pierre Grimal, évoquant *Virgile artisan de l'Empire*, soulignait à son tour que le poète s'était gardé de donner à l'enfant des traits individuels marqués, en sorte que les contemporains ont pu, sans trahir ses intentions, l'identifier successivement à des personnages différents.